

dérer l'écoulement ou calmer la douleur, mais on ne guérit pas. Quand au bout de vingt jours, en moyenne, disent-ils, l'écoulement, après avoir suivi une période d'augmentation, puis une période stationnaire, puis enfin une période de déclin, cesse de diminuer franchement, c'est le moment de donner les balsamiques à haute dose d'emblée et fractionnée. Les résultats seraient alors surprenant, en trois ou quatre jours l'écoulement se trouve réduit à quelques rares gouttes, quelquefois il est coupé, mais on ne saurait compter sur une guérison toujours aussi facile.

Pour démontrer combien "à priori", les règles établies sur les purs raisonnements de physiologisme, le rationalisme de l'époque, enfin, est funeste aux progrès de la thérapeutique, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les idées que se faisaient les médecins des siècles passés de l'action du copahu dans les blennorrhagies et sur les recommandations pressantes qu'ils intimidaient de n'employer ce remède que dans les écoulements chroniques, atoniques de l'urètre. Il faut voir en quels termes précis ils en proscrivaient l'usage dans la période aiguë et inflammatoire de cette affection, fondés qu'ils se croyaient sur les risques, bien plus, sur le danger certain qu'il y avait à exaspérer tous les symptômes et à entraîner une foule d'accidents sur l'emploi prématuré de cette médication. Ils la réservaient, et à dose très ménagée, pour l'époque où rien ne reste de la blennorrhagie qu'un simple muqueux bien tenu, bien blanchâtre.

Qu'est-il arrivé depuis ? Que de nombreuses expériences, dues il est vrai pour la plupart à des circonstances fortuites ou à un empirisme céméraire, toujours blâmable en général, ont fait voir que, dans la grande majorité des cas, l'administration des balsamiques à de très hautes doses et au délut le plus violent, des blennorrhagies les plus intenses, sans traitement temporaire et antiphlogistique préparatoire, n'ont seulement pas accru la maladie, mais tout au contraire l'a énergiquement attaquée et en a débarrassé sans inconvénients les malades dans un espace plus court qu'aucun autre moyen.

La blennorrhagie est supprimée par les agents thérapeutiques et en particulier par les balsamiques, avec d'autant plus de facilité et de promptitude, surtout avec d'autant moins de chance de récurrence qu'elle est traitée à une époque plus rapprochée de son invasion.

Quelle que soit la méthode à laquelle on donne la préférence, lorsque l'écoulement a complètement cessé, il faut continuer encore l'administration des balsamiques huit ou dix jours au moins si l'on veut être sûr de la guérison et encore ne doit on jamais la cesser brusquement. On doit laisser progressivement les doses, sous peine de voir souvent l'écoulement reparaitre.

Le temps pendant lequel on prolonge le traitement d'une chaudepisse en apparence guérie n'est jamais perdu, parce que la durée du traitement d'une urétrite existante est illimitée : "Une chaudepisse, commence ; qui peut dire quand elle finira ?" (Langlébert).